

Radu Jude, cinéaste incongru et provocateur

L'intégrale des films du réalisateur est présentée au Centre Pompidou hors les murs

Radu Jude, encore mal connu du public français, est un cinéaste roumain hors des sentiers battus, érudit, gourmand, satirique, obscène. Son cinéma cravache depuis un quart de siècle les maux constitutifs de son pays natal, auquel il faut pourtant rendre l'honneur d'avoir échappé d'un cheveu, lors de l'élection présidentielle de mai, à l'emprise de l'extrême droite. Après une intégrale de son œuvre dévoilée en juin, à Marseille, au Festival international de cinéma, le Centre Pompidou hors les murs l'accueille à Paris, dans les locaux du MK2 Bibliothèque, tandis que deux de ses nouveaux films, *Kontinental '25* (le 24 septembre) et *Dracula* (le 15 octobre), sortent en salle. La lecture de l'ouvrage collectif *Radu Jude. La fin du cinéma peut attendre* (Éditions de l'Éclat, 288 pages, 25 euros) devrait par ailleurs finir de satisfaire la curiosité à son sujet.

Il tourne vite et à fond. Radu Jude – né à Bucarest il y a quarante-huit ans, une trentaine de films tous formats au compteur depuis 2000 – est un cinéaste qui carbure. Touche-à-tout qui se revendique comme tel et, par surcroît, « sans talent » (cet admirateur de Tristan Tzara fut aussi réalisateur de publicités et de soap operas pour la télé roumaine), c'est aux confins de la pornographie mentale, quand elle n'est pas réelle, qu'il expose son œuvre, véritable bâton de dynamite allumé dans les trous noirs de l'histoire roumaine.

Evoquons à cet égard l'ouverture ébouriffante de *Bad Luck Banging or Loony Porn* (soit « La Baise malchanceuse ou le porno déglingué », Ours d'or à la Berlinale 2021) : trois minutes plein plan d'un acte sexuel licencieux et non simulé entre un mari et sa femme, suivie d'une citation du *Mahabharata* – « Personne ne comprend que le monde s'enfonce dans l'océan du temps, qui est très profond et infesté de ces énormes crocodiles que sont la décrépitude et la mort » – inscrite sur un fond rose bonbon et sur laquelle s'envolent les paroles du délicieux *Eh! Toto*, de Bobby Lapointe. La suite prend la forme d'une longue échappée dans le vacarme de Bucarest, de la

fuite mystérieuse de la « sextape » sur les réseaux, d'un montage expérimental de mots et de choses, du procès en bonne et due forme que la baiseuse, institutrice de son état, subit enfin devant le conseil des parents d'élèves de son établissement.

Cela pour donner un ton, une couleur, une manière. Incongru et provocation pourraient être les drapeaux sous lesquels ils s'ordonnent, ou se désordonnent. Car dans la féconde galaxie du nouveau cinéma des Carpates (nommons Cristi Puiu, Corneliu Porumboiu, Cristian Mungiu) où ne manquent ni les prospecteurs du néant ni les contempteurs de l'ordre social, il fallait tout de même pouvoir imposer son nom. Il est à croire que celui de Jude était prédestiné, dans un pays qui s'illustra de manière remarquablement collaborative avec le nazisme sous le régime du général Ion Antonescu. La période, en ce que sa longue occultation infeste le présent, inspire Jude. Il lui consacre cette fiction nommée *Peu m'importe si l'histoire nous considère comme des barbares* (2018), dans laquelle la reconstitution contemporaine, par une met-teuse en scène de théâtre, du massacre de 20 000 juifs d'Odessa, en 1941, par l'armée roumaine, réactive les pires remugles.

Le luxe de la liberté

Deux documentaires sont au diapason. *La Nation morte* (2017), qui tient sur une juxtaposition scandaleuse son image. Ici, la chronique de l'éviction des juifs de la vie civile, puis de la vie tout court, durant les années 1930 et 1940, empruntée au journal d'un médecin juif ; là, une collection de photographies de la même époque, exhibant en gloire les réjouissances et les rituels du petit peuple roumain. Quant à *The Exit of the Trains* (2020), il impose l'implacable litanie (trois heures de montage photos-voix) du premier grand massacre de juifs commis à Iasi (Moldavie roumaine) le 19 juin 1941, durant lequel 10 000 d'entre eux furent méthodiquement assassinés. Aussi bien Jude peut-il se lancer dans la forme du conte historique, cloutant au



Radu Jude, à Vienne, en octobre 2024. STEFA STARPIX/APA-PICTUREDESK VIA AFP/NEOS/AFIP

pilori, dans *Aferim!* (2015), la servitude des Roms roumains au XIX^e siècle, et par-delà le peu de sympathie que le pays continue de leur administrer.

L'époque contemporaine est quant à elle sujette à un traitement de choc du néolibéralisme.

Son premier long-métrage, d'une amère drôlerie, reste le plus aimable d'entre eux. *La Fille la plus heureuse du monde* (2009) raconte l'histoire d'une jeune fille d'un milieu modeste qui a gagné une voiture lors d'un concours organisé par une marque de boisson

gazeuse, mais qui se révèle incapable d'exprimer sa joie dans le clip réalisé par le service marketing, pleurant au contraire toutes les larmes de son corps parce que ses parents ont d'ores déjà entrepris de revendre l'engin. Une version plus contemporaine d'une

Son œuvre est un véritable bâton de dynamite allumé dans les trous noirs de l'histoire roumaine

histoire approchante montre la radicalisation du cinéma de Jude : *N'attendez pas trop de la fin du monde* (2023), dans lequel une jeune femme qui passe sa vie en voiture, qui déverse régulièrement des insanités sur Internet au moyen d'un avatar, doit recueillir pour le compte d'une société autrichienne le faux témoignage d'un ouvrier victime d'un accident du travail. Sur un plan parallèle, on notera l'attrait de Jude pour les essais expérimentaux dans lesquels il donne libre cours à son goût pour la recherche. S'il ne trouve pas toujours, la marche qui l'emporte est pour lui l'essentiel, et un film tel que *Plastic Semiotic* (2021), petite collection d'horreurs fabriquées à partir de jouets témoins de l'industrie des loisirs, en est un excellent exemple.

Trivialité et détournement, refus de la signature artistique, goût du collage et de la monstruosité, Jude se paie ainsi le luxe de sa liberté. On est d'autant plus curieux de ce que donnera sa rencontre avec le producteur français Saïd Ben Saïd qui va produire son adaptation du journal d'une femme de chambre, d'Octave Mirbeau, avec Mélanie Thierry et Vincent Macaigne. Il est à craindre que Jean Renoir, Luis Buñuel et Benoît Jacquot, auteurs des précédentes transformations cinématographiques, paraissent après cela un rien timides, mais le producteur de Paul Verhoeven, David Cronenberg et Catherine Breillat n'aime rien tant que de conduire les fauves à bon port. ■

JACQUES MANDELBAUM

« Radu Jude, cinéaste intranquille », jusqu'au 11 octobre, au MK2 Bibliothèque × Centre Pompidou, Paris.

La culpabilité solitaire d'une huissière déboussolée

Réalisé en une dizaine de jours, avec un iPhone 15, le nouveau film de Radu Jude dissèque l'Europe de 2025

KONTINENTAL '25

Radu Jude a imposé l'image d'un cinéaste « Frankenstein », résolu à coudre des registres et matériaux hétérogènes et volontiers triviaux. Agaçant ? Parfois, mais cela fait partie du jeu. Le cinéaste roumain estime que la grâce est un luxe que nous ne pouvons plus nous payer. *N'attendez pas trop de la fin du monde* : le titre de son précédent film avait valeur de manifeste.

Cela ne nourrit pourtant pas, chez lui, un nihilisme dépressif, mais un appétit qui, s'il peut parfois confiner à la boulimie, lui permet de ne pas renoncer. Comparé aux films monstres qui le précèdent (et à celui qui va bientôt le suivre, un *Dracula* débordant de partout), *Kontinental '25* est un modèle réduit qui s'assume : il a été réalisé en petit comité et en une dizaine de jours, avec un iPhone 15.

Le film étonne par sa narration en apparence « sage », linéaire, qui rompt avec les coutumiers collages sauvages de Jude. L'argument tient en peu de mots : à Cluj (le chef-lieu de la Transylvanie), un vieux SDF, Ion (Gabriel Spahiu), dont on suit d'abord le quotidien,

squatte la chaufferie d'un immeuble qui doit être détruit pour laisser la place à un hôtel de standing. Il ignore les avis d'expulsion, jusqu'à ce que débarque une femme (Eszter Tompa), escortée d'une escouade de gendarmes lui enjoignant de quitter les lieux.

Il dispose pour ce faire d'une demi-heure, ultime sursis qu'il consacra à se suicider. La femme, encore sans nom, transie d'effroi, patage alors dans la culpabilité, d'autant que les réseaux sociaux se saisissent du drame. Son identité ne sumage que par bribes. On met du temps à simplement connaître son prénom, Orsolya, et son exacte raison sociale : huissière de justice. Son environnement personnel demeure évanescant, ses deux enfants resteront des silhouettes fugaces, abstraites.

On apprend encore qu'elle est issue de la minorité hongroise, ce qui est une nouvelle manière, pour Jude, de faire crisser l'histoire roumaine : s'il a déjà abordé dans son cinéma les persécutions et massacres dont les Roms et les Juifs ont été les victimes dans son pays, il évoque là une disjonction de plus. Le fait qu'elle soit hongroise est, sur les réseaux, une circonstance aggravante pour

Orsolya, tandis qu'une entrevue avec sa mère, qui dégénère en dispute sur le régime de Viktor Orban, signale combien les Roumains de cette extraction peuvent mépriser le reste de la population.

Ultime touche : sur un parking, un jeune homme, livreur à vélo, interpelle la femme à la volée, en lui rappelant qu'il a été l'un de ses étudiants à la faculté de droit. Ainsi, donc, l'huissière est une ancienne universitaire, spécialiste du droit romain – aux antipodes de ces tristes procédures, dont l'une des dernières fut fatale.

Comme on tape sur un clou

Mais alors quoi ? Radu Jude se plie-t-il à l'impressionnisme sociopsychologique, à la « justesse » distillée ? Comme toujours chez lui, c'est bien plus compliqué. L'apparente simplicité de *Kontinental '25* relève en effet de la contrefaçon ou du remake. Le titre du film et son affiche à la touche *fifties* renvoient à *Europe 51*, de Roberto Rossellini (1952). Ingrid Bergman y incarnait une bourgeoise frivole qui, toute à ses mondanités, ignorait le mal-être de son fils. Après le suicide raté de ce dernier, elle se voue à une folle abnégation sociale, dont on ne sait si elle relève

de l'altruisme, du mysticisme ou de la psychiatrie. La plus terne Orsolya n'aura pas droit à cette « sublime » illumination.

Elle répète en boucle, auprès de ses interlocuteurs, le récit du suicide, et personne n'a rien à lui dire pour l'apaiser ou la calmer. Son mari ? Non. Les vacances arrivent. Ses collègues ? Ils ont leur lot de tracas. Sa mère ? Bien sûr que non. Un pope ? Il la renvoie à un péché « d'orgueil et de tristesse ». Sa bonne copine ? Pas plus. Elle-même raconte avoir aidé un clochard au coin de sa rue, avant de le délaisser, notamment parce qu'il sentait mauvais et produisait dans l'arrière-cour des « diarrhées de la taille de la Chine ». Les deux amies se réconfortent en évoquant leurs dons à des ONG.

Orsolya est parfaitement seule avec sa culpabilité, qui semble constituer, dans l'esprit de Radu Jude, la seule perspective, assez désespérante, de l'Occident. Durant leur échange, les deux femmes qui, malgré leurs dilemmes « humanitaires », prennent encore le temps de lire, en viennent à évoquer Bertolt Brecht, sa phrase terrible sur les purges staliniennes : « Plus ils sont innocents, plus ils méritent de mourir » – on les tue alors

qu'ils n'ont rien fait, et notamment pas résisté. Alors Orsolya répète, se répète, raconte encore et encore son expérience traumatique comme on tape sur un clou.

Ses tourments sont aussi douloureux que préfabriqués, à l'image du pavillon standard où elle vit, en banlieue. Dans les deux précédentes fictions de Jude, des plans tenant de la nature morte faisaient déjà des « relevés » de la catastrophe urbanistique de Bucarest. Ici s'installe aussi un diaporama de Cluj, sans aucune présence humaine, depuis son centre historique, pittoresque, jusqu'aux maussades zones résidentielles périphériques et leurs chantiers de construction.

A quelques jours d'intervalle, le vagabond Ion et l'huissière Orsolya errent dans un même lieu : un Jurassic Park de pacotille où des dinosaures en plastique sont mus par des mécanismes rudimentaires. Tel est, puisqu'il invoque Rossellini, le « néoréalisme » 2.0 de Radu Jude. ■

HERVÉ AUBRON

Film roumain, hongrois, allemand de Radu Jude. Avec Eszter Tompa, Gabriel Spahiu, Adonis Tanta (1 h 49).

LITTÉRATURE L'écrivain irlandais John Boyne

lauréat du prix Fnac

Le prix littéraire de la Fnac a été décerné, lundi 22 septembre, à l'écrivain irlandais John Boyne pour *Les Éléments* (JC Lattès, 512 pages, 23,90 euros), un roman sur le destin enchevêtré de quatre personnes victimes de violences sexuelles dans leur jeunesse. Il est le premier lauréat étranger, depuis 2020, de ce prix décerné par 400 adhérents de la Fnac et 400 libraires de l'enseignement depuis 2002. Par ailleurs, la Bibliothèque nationale de France a décerné, lundi, à l'historienne et écrivaine Michelle Perrot son prix annuel, qui « récompense l'ensemble de l'œuvre d'un auteur vivant contribuant au rayonnement culturel et scientifique de la France ». – (AFP)

TÉLÉVISION Jimmy Kimmel retrouve l'antenne d'ABC

L'émission de l'humoriste Jimmy Kimmel « Jimmy Kimmel Live! », dont la suspension la semaine dernière, sur ABC, a provoqué des débats sur la liberté d'expression aux États-Unis et les pressions de l'administration Trump sur les médias, sera de retour à la télévision mardi 23 septembre, a annoncé Disney.